

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

Un si grand silence, récit (2018)

La Monnaie des jours (2019)

Notes de l'heure offerte (2021)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

Veille le silence

Editions Saint-Germain-des-Prés, 1984

Miroir d'ombres

(illustrations de Renaud Allirand, 2000)

Traces

(illustrations de Renaud Allirand, 2013)

Frontières de sable

(encres de Renaud Allirand,
préface de Bernard Sesé)

Editions La Tête à l'envers, 2013

Feux nomades

(encres de Renaud Allirand)

Editions La Tête à l'envers, 2015

Neiges

(revue numérique *Ce qui reste*, 2017)

Lumières d'avril

(revue numérique *Terre à ciel*, 2017)

La Nuit réconciliée

(gravures de Renaud Allirand, préface de Gérard Bocholier)

Editions La Tête à l'envers, 2018

Brèches

Editions L'Ail des Ours, 2020

Ce qui insiste

Les Lieux dits, 2022

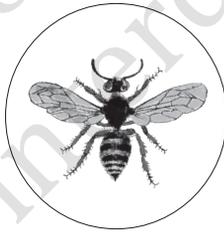
Clartés du soir

Éditions Unicité, 2022

JACQUES ROBINET

L'ATTENTE

(notes de l'année 2020)



La Coopérative

Reproduction
interdite

© Editions de la Coopérative, 2023
ISBN : 979-10-95066-58-3
www.editionsdelacooperative.com
Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

Ne pas écrire pour calmer une démangeaison, mais pour prolonger le silence.

Que faire de cette phrase qui s'est inscrite d'elle-même ? Reconnaître la vanité irritante de mes efforts pour ajouter une pierre à l'édifice branlant du monde. Où ai-je lu que le disciple d'un sage bouddhiste est resté assis pendant six ans auprès de son maître dans un silence complet ? Moments, comme celui-ci, où j'ai la très claire perception de brouiller un message essentiel. Je lève les yeux, je regarde un arbre qui frissonne dans la lumière transparente, je me tais et j'attends.

Nous nous pensons préservés sur notre îlot campagnard, mais les mauvaises nouvelles ont tôt fait de sauter les distances pour nous parvenir. La mère de Renaud, qui vit seule près d'Agde, présente des symptômes alarmants du covid 19. Petite fièvre depuis huit jours, pression sur la poitrine, nombreuses douleurs et contractions musculaires... Hormis l'essoufflement, le tableau est inquiétant, s'agissant d'une personne très fragile, victime de nombreuses et graves pathologies. Isolés les uns des autres, sans pouvoir bouger, l'angoisse grandit. Et voici que tout s'assombrit malgré le beau printemps qui éclate autour de nous.

Qui m'apprendra à honnir la plainte ? Elle coule comme la morve d'un enfant inconsolé. Toute une vie ne suffira-t-elle pas à le redresser ? Je m'agace de le trouver replié derrière ma porte. Il suffit de si peu de chose pour le voir accourir, les lèvres sèches, secoué de hoquets, les yeux implorants, baignés de larmes. J'ai cependant appris à le repousser pour laisser entrer le jour. Demeure ce tain du miroir qui retient son image. Un regard suffit pour le voir s'agiter comme un noyé au fond de l'eau. Si je lui tends la main, c'est moi qui coule. J'ai écrit ceci comme un chien qui secoue ses puces. L'ai-je chassé ? Devant moi, le grand ciel légèrement voilé s'ouvre à mille vagabondages qui se perdent dans l'inconnu. Jamais trop tard pour se libérer de la glu des débuts.

Dans le contexte actuel, tout retour sur soi est détestable. Plus que jamais, il y a urgence à s'arrimer au roc qui nous fonde. L'angoisse du

monde confiné, méchant frelon qui dévore le temps, voix secrète qui, sur un ton de reproche, vous murmure : « Tu es un privilégié qui oses encore faire des embarras ! » Je suis, certes, le dernier à me plaindre puisque j'ai choisi depuis longtemps de me réfugier le plus possible dans cette vieille maison très isolée du monde. Mais la souffrance et la grande peur qui règnent alentour ont eu raison de mon isolement, en s'installant à demeure. Surtout depuis que la menace se fait plus précise, concernant la mère de Renaud. Je le vois se refermer en silence, triturant son portable, guettant le moment de rappeler. Qui, aujourd'hui, peut savourer le calme de ce printemps lumineux et ses arbres en fleurs ?

Essai toujours raté de la prière. On ferme les yeux ; les mots en débandade s'accrochent et retombent sur une paroi lisse et glacée. On aimerait que cette paroi ne soit qu'un bloc de silence, tout rempli de substance amoureuse. Mais cela demeure hostile, dans un affolement du verbe. Si on attend longtemps, il arrive que le langage décroche. Le dire renonce. Alors, très rarement, la paroi commence à fondre. Toute parole devient inutile : le temps comme une respiration qui se prolonge. L'attente se relâche. Pourquoi écrire cela ? Sinon pour reconstruire en toute hâte la paroi qui tremble. Peut-être ne suis-je capable de prier que par inattention, par surprise, au contact de la beauté qui fait bondir mon cœur. Il en va de même en poésie où toute crispation est vaine. Prier, c'est peut-être rendre les armes, renoncer à être l'architecte de son temple, laisser s'écrouler les murs, se laisser envahir où les mots défont. Cette disponibilité n'est pas aisée pour l'obsessionnel tout occupé à colmater ses failles.

Les mots ! Si précaires et fragiles actuellement pour pallier l'angoisse montante dans le monde, confronté brusquement à la mort qui passe du petit trot au galop, sans prévenir. Sa présence sournoise — assimilée au frôlement des corps, à un postillon de salive, à la trace d'un doigt contaminé sur une poignée de porte — laisse peu de place aux stratégies d'évitement habituelles. Comment feindre de l'ignorer quand elle sème les marques de son passage ? Elle occupe toutes les statistiques, déboussole gouvernements et hôpitaux, réquisitionne les trains vides pour le transport des agonisants qu'elle s'amuse à prolonger, met en

surchauffe les usines de masques et autres protections nécessaires à son approche. On se confine et on s'évite. Les églises, en un bel aveu d'impuissance, ont fermé leurs portes. Seuls, les écrans crépitent de célébrations sans joie.

Le printemps est là cependant, avec ses arbres en fleurs, le ciel léger où s'effilochent les nuages, sa douceur d'autant plus émouvante qu'on la sait menacée. Alors, oui, on fait comme les arbres, tout occupés du fruit prochain ; on continue à laisser monter la sève du langage, on regarde les mots éclore, sans se préoccuper de leur effacement.

Hier, entendu en passant l'impossible décompte des milliards de milliards de constellations tournoyant dans l'univers. Comme elle vibrionne, notre détresse infime dans cet infini glacé !

Surpris, ce matin, par l'irritation qui m'habite. Rien là de bien nouveau, je connais depuis toujours ce ver rongeur acharné à détruire ma paix. Il a nom : l'attente. Quelque chose manque, on ne sait quoi, on questionne, on s'égare et tout s'effondre. Je cherche, je trouve bientôt le prétexte à cette inquiétude qui monte. Il s'agit de quelqu'un dont je guette un message qui ne vient pas. C'est sans fin, la même répétition : un regard qui se détourne, l'attention qui se déporte sur un autre que soi. L'aimé prend mille visages. Il suffit que, pour un temps, il occupe cette place du manque, pour que je m'accroche au visiteur passager. Notre vie ressemble à ces jeux de *flipper* d'autrefois où la boule d'acier ne cesse de rebondir entre les plots électriques. Quand elle se repose un instant dans une alvéole vide, l'écran crépite d'un enthousiasme subit et fait monter le chiffre des gains jusqu'à l'orgasme jubilatoire qui fait trembler la machine de plaisir. Puis la boule jaillit de nouveau pour se perdre dans le couloir du néant. Le joueur frustré relance aussitôt la partie et cela peut durer très longtemps.

Comment faire pour ne plus attendre ce dont la vie semble dépendre ? Toutes les sagesses du monde se sont employées à chercher la réponse. Certaines semblent parvenir à l'ataraxie qui met fin aux troubles du désir. La psychanalyse, moins audacieuse, se contente de souligner son douloureux et imparfait sevrage. Si elle ne croit pas à la cessation du désir, elle s'efforce d'assagir son prurit incessant. Parviendrai-je, avant de mourir, à raisonner l'affolement qui brouille ma raison, quand tarde à venir la réponse souhaitée ?

Je me secoue, comme un nageur sorti de l'eau, après un long effort. Avec étonnement, je retrouve intacte la beauté du monde qui m'entoure. Le silence a rentré ses griffes. Dehors, pas un souffle d'air. Le soleil fait briller les feuilles neuves des arbres les plus précoces. Les autres déploient leurs ramilles qui bourgeonnent. La nature ignore l'attente et ne vit que des transformations qui s'accomplissent sans effort. Elle s'oublie dans un grand consentement au présent, peu surprise apparemment par les caprices du temps. J'ai toujours pris leçon des arbres qui vivent et succombent sans révolte, après s'être employés très longtemps à purifier l'atmosphère.

Cette douceur des choses muettes ne tardera pas à s'effacer. Je n'oublie pas la crise actuelle, le confinement des hommes, la vraie détresse de ceux qui assistent, impuissants, à la mort de ceux qu'ils aiment. Si je dois me troubler, que ce soit de ces menaces bien réelles, mais non plus des négligences d'autrui qui me font renouer avec mes privations les plus archaïques.

Plein soleil ; le printemps exulte. Dimanche des rameaux, sans rameaux. Inondé de lumière, le monde creuse à la hâte de nouvelles tombes. De derrière leurs fenêtres, les confinés regardent passer les nuages. J'écoute la *Passion selon saint Jean* de Bach. Si peu nombreux ceux qui savent espérer quand tout succombe. Nous vivons un temps irréel où les certitudes se défont. Comme ils se révèlent légers, les puissants et les docteurs de ce monde ! Un microbe suffira-t-il, mieux que le terrorisme et les guerres, à détruire nos empires ? On avait des armes à profusion, mais voici que nous courons après des masques et des respirateurs ! Suffisance et dérision de ce monde.

Renaud me fait écouter les enregistrements qu'il a faits de certains de mes poèmes. Sa voix très claire est d'une grande douceur. Il détache et sait faire vibrer les mots, qu'il retient et dépose avec beaucoup de justesse. Cette voix si chère, qui porte mes vers, me touche profondément. C'est comme s'il me les rendait, nimbés de sa tendresse, transfigurés et vibrants d'une grâce cachée. Je les avais oubliés. Il me les offre comme un cadeau fragile et précieux. Certains me retiennent plus longuement : ai-je vraiment écrit cela ? Quel est ce souffle qui m'a alors traversé ? Je reconnais ce qui est donné et j'en suis troublé. Un peu de tristesse aussi, car j'ai le sentiment de ne plus pouvoir écrire

ainsi aujourd'hui, comme si la poésie qui m'a parfois visité s'était détournée de moi.

Appels et réponses, rauques et lancinants, des pigeons énamourés. Où sont passés les autres chants d'oiseaux ? Grand calme ; les arbres frissonnent de plaisir sous une brise légère ; les branches se couvrent du halo des feuilles naissantes, qui ne cachent pas encore le ciel. Autour de moi, tout n'est que transparence hachée par ces échanges insistants des pigeons en rut. La paix, en d'autres temps, saurait ici se répandre. Une inquiétude sourde occulte la joie offerte, devenue suspecte comme un enfant rieur dans une assemblée en deuil. On regarde et on fait semblant de ne pas voir. Culpabilité vague, agitation morose, méchant carême — tous ces mensonges qu'on prend pour des vérités et qui nous privent de la louange. Il est grand temps de se secouer et d'oser mordre le fruit qu'interdit un sot scrupule. Nous avons seuls le pouvoir de nous exclure de ce paradis, en succombant à la tentation de la mort qui rôde. Rendre hommage à la lumière ne saurait aggraver le désarroi de ce monde.

Ces moments où on éprouve soudain l'envie que tout cesse. Comme un cordon qui se brise, et le rideau tombe sur un grand vide ou un grand mur noir. Vide, mur, tous les mots se valent. C'est devenu sans importance. On en assez brusquement de faire semblant de regarder, de parler, de tout. On cherche de l'air, même vicié — ce qui manque au souffle. Tout devient inutile : musique, livres, jardins en fleurs. Seul le manque, à l'état pur.

Je sais que je ne suis jamais très loin de ce gouffre. Un moment de distraction suffit pour tomber. La distraction du faux-semblant qui protège. Un défaut dans la cuirasse qu'il a fallu toute une vie pour consolider. Ce moment terrible où tout se révèle mensonge. Il ne s'agit pas de Dieu. S'Il existe, Il n'est pas là, pas dans ce mur, pas dans cette brèche, pas dans ce silence hostile. On n'ose pas parler de Lui, on Le tient à distance, on n'ose pas dire qu'on n'y croit pas, on préfère L'oublier, on ne veut plus remplacer le vide par Son Nom. Se dévoile l'impossible effort de vivre.

J'écris un vertige, ce qui n'est pas, qui pourrait être. Je me retiens au bord de l'abîme. Une main, un sourire me relèvent. Je ne tombe

pas. Le moteur intérieur hoquette et se rallume. Je regarde le ciel qui se couvre. On annonce la pluie. Le départ du soleil efface le rayonnement des arbres. Suis-je dépendant à ce point de visions menacées ? Certainement : je me retiens au bord du néant.

Certains poèmes sont des sursauts pour échapper à la névrose. Parfois le miracle opère : un mot entaille le marbre du vivant pétrifié. Juste le temps de faire place au regret, comme l'écume que laisse la vague après avoir frappé. Mots devenus bave qui s'écoule ; éclat vite effacé d'un invincible sommeil.

(Il arrive aussi que la psychose permette au génie de s'échapper en brisant sa statue. Beaucoup de névrosés rêvent d'un tel envol, en retenant leur cerf-volant.)

Dehors, tout autour : l'aveuglante lumière, les arbres en fleurs ; les champs déserts où frissonne le blé en herbe ; de grandes couronnes de nuages immobiles planent dans le ciel d'un bleu très pâle. Partout, l'immense silence, vierge de tout conflit, de toute détresse ; sentiment d'être sur une île, oublieuse de l'océan qui l'assiège. Si proches, cependant, ces villes assiégées par le coronavirus, leurs habitants séquestrés, l'angoisse montante, les cris, les larmes. Impuissant, je goûte mon privilège avec le sentiment que devaient avoir ceux de l'arrière, pendant que d'autres partaient au front. Je m'étonne de tant de guerres et troubles, depuis ma naissance. Être titulaire de la carte d'ancien combattant, souvenir de la guerre d'Algérie, ne peut suffire à me donner bonne conscience !

Tout était trop bien : le temps, le grand calme environnant, les oiseaux revenus, les arbres qui déplaient leurs feuilles à peine écloses. On se reprochait presque d'être tant privilégié ! Et voici que s'annonce la menace redoutée : la mère de Renaud va mal et son état s'aggrave, suscitant notre vive inquiétude. Au pire moment, en ce temps de confinement où chacun est bloqué. Faudra-t-il aller à Agde, et comment ? Renaud lutte contre l'angoisse et je ne sais que faire pour le soutenir. La mort qui courait ailleurs fait brusquement volte-face, flaire nos traces, approche.

Aujourd'hui, se célèbre à bas bruit, hors des églises fermées, le souvenir de la Cène. C'est le soir des adieux, du sang offert, bientôt versé. Cela eut lieu dans une pièce anonyme, à l'écart du Temple, de la foule, de l'épaisse fumée des sacrifices. Un lieu sans mystère où un disciple, trahi en son attente, va trahir à son tour Celui qui l'a déçu et qui vient de lui laver les pieds. « Horreur ! ce maître, libérateur annoncé du peuple asservi, agenouillé devant moi. Qu'ai-je à faire de ce roi humilié ? » Tout s'inscrit ici dans ce désert des apparences. Il enrage de colère et sort. Les autres traverseront bientôt la foule qui s'attarde et, dissimulés comme une bande de malfaiteurs, après avoir traversé le Cédron, iront se cacher sur la colline de Gethsémani, sous les oliviers argentés par la lune. Demain, la victime expiatoire sera livrée à la populace et crucifiée. Tout sera accompli.

Vendredi saint sous un grand ciel bleu, un ciel de fête. Ainsi, absorbée par cette intense lumière, toute la souffrance du monde, devenue inaudible en ce lieu de silence et de retrait. Comment participer ? Est-ce bien nécessaire ? Demande-t-on à un brin d'herbe mieux que son ombre ? Moments, comme celui-ci, où notre inconsistance se révèle sans détours. Qui peut croire qu'un Dieu va mourir, chargé de nos tourments que le moindre virus exaspère ? Mesure-t-on l'arrogance qui met à notre service le Créateur et le contraint de réparer nos erreurs et négligences ? Philosophes et moralistes, incrédules de tous bords, ont beau jeu de dénoncer la folie narcissique et la toute-puissance infantile qui imposent au réel d'obéir à nos caprices. Coupables de tout et de rien, chargeons l'Agneau de notre haine et retournons à nos affaires, plus blancs que neige. Ce jeu de passe-passe peut-il encore tromper qui sait raison garder ? Qui osera mener à l'abattoir sa propre imposture ? La conscience de notre faiblesse devrait suffire à dénoncer nos rêves. De quel déni s'autorise celui qui prend Dieu au collet pour le faire condamner à sa place ? Non, pas moi, c'est lui ! Ainsi se dénoncent les enfants craintifs et coupables.

Tout cela, irréfutable, ne m'empêche pas de courir m'agenouiller où va mourir Celui que mon cœur appelle. Ce n'est pas mon néant qui l'exige, c'est sa tendresse qui se donne. Mieux que la croyance, certaines lucidités aveuglent.